

NOS GRAVURES

Le major Cavagnari

Sir Louis-Pierre-Napoléon Cavagnari, le père de celui qui fait le sujet de cet esquisse, était fils d'un officier français qui avait occupé la position de secrétaire particulier de Napoléon Ier lors de son exil à l'île d'Elbe; comme il fut ensuite à ses côtés pendant la bataille de Waterloo. Venu, après la chute de Napoléon, en Angleterre, il y épousa une dame irlandaise.

Son fils, le regretté sir L.-P.-N. Cavagnari, se fit naturaliser Anglais, et, après avoir fait son éducation dans l'un des collèges militaires de l'Angleterre, il partit pour l'Inde, à l'âge de seize ans, et y a passé depuis la majeure partie de sa vie. Il résidait dans le Punjab comme assistant-commissionnaire. Pour donner une preuve de l'estime dont il jouissait parmi les montagnards du pays, je rappellerai que le vice-roi, l'ayant envoyé à la tête de quelques lanciers pour reconnaître la passe du Khyber au commencement de la dernière campagne, la troupe anglaise dut à sa présence de ne pas être inquiétée par les montagnards qui couronnaient les rochers. Sir Louis, qui n'était âgé que de trente-six ans, avait la décoration de chevalier commandeur de l'Etoile de l'Inde. Les services qu'il avait rendus pendant la campagne de l'Afghanistan l'avaient fait nommer chevalier commandeur du Bain. Le major, il y a huit ans, avait épousé, comme son père, une dame irlandaise. Il est mort sans laisser d'héritier de son nom.

M. Ferdinand de Lesseps

M. de Lesseps est né à Versailles au commencement de ce siècle. Sa famille est originaire de Bayonne. Il débuta dans la diplomatie, et fut en 1829 nommé vice-consul à Alexandrie.

En arrivant à son poste, il dut faire une quarantaine qui, dans ce temps-là, était rigoureusement de quarante jours. Le consul français lui fit passer des livres à bord, parmi lesquels se trouvait une relation de l'expédition du général Bonaparte en Egypte. Dans cette relation, des savants se livraient à toutes sortes d'hypothèses sur le percement de l'isthme de Suez, et prétendaient que la différence des niveaux entre la mer Rouge et la Méditerranée rendait cette opération impossible. M. de Lesseps en lisant ce passage haussa les épaules, et aurait bien voulu qu'il lui fût permis de prouver à ces savants qu'ils se trompaient. Mais comme il était consul, il devait ne s'occuper que de nos nationaux et ne point songer à remuer les sables de l'Afrique.

Il géra fort bien son consulat, et, lors d'une peste effroyable qui se déclara à Alexandrie, en 1835, il fit preuve d'un grand courage, soigna les malades, et resta à son poste tandis que tous les Européens prirent la fuite. Il fut fait, pour sa belle conduite, chevalier de la Légion d'honneur.

D'Alexandrie il fut envoyé comme consul à Barcelone. Là il se trouva en face d'un autre fléau, la guerre civile. Il défendit ses nationaux, et les défendit si bien, qu'il contribua à aider les autorités espagnoles à vaincre l'insurrection.

En 1849 le président de la République le nomma commissaire à Rome, où triomphait la révolution ayant à sa tête Mazzini. Ce poste était périlleux et on ne trouvait pas d'amateurs pour l'occuper. Il partit avec mission d'incliner pour les idées libérales adoptées par l'Assemblée nationale. Mais bientôt il reçut de l'Élysée l'ordre de faire de la réaction. Il ne tint aucun compte de cet ordre et fut destitué. De retour à Paris il voulut être jugé. Il le fut et on désapprouva sa conduite. M. de Lesseps profita du moment pour dire un éternel adieu aux consulats. Il ne prit aucun souci de sa disgrâce, se sentant apte à faire mieux qu'à légaliser des passe-ports.

Les natures ardentes comme la sienne ne sauraient rester inactives. Il se souvenait de l'Égypte qu'il connaissait, qu'il avait explorée, et déjà se berçait de l'espoir de percer un jour l'isthme de Suez.

Ce gigantesque projet le faisait rêver tout éveillé. Il avait dans l'esprit comme un vague souvenir d'avoir causé avec le grand Sphinx, qui lui avait dit que si les Pharaons d'autrefois, aidés par des myriades d'esclaves, avaient élevé des pyramides et des obélisques tatoués de signes hiéroglyphiques, les Pharaons d'aujourd'hui devaient accomplir une tâche plus utile et non moins grande, c'est-à-dire avoir raison de cette languette de terre qui séparait l'Afrique de l'Asie, de la même façon qu'Hercule avait eu raison de celle qui soudait autrefois, à Gibraltar, l'Europe à l'Afrique.

Mais, hélas! tandis que ces beaux rêves miroquetaient dans la tête de M. de Lesseps, la fatalité voulait que l'Égypte fût gouvernée par un sultan indolent qui s'appelait Abbas-Pacha, personnification complète de la nullité orientale, amolli par son harem et opposé à tout progrès. Mais il fallait vivre. Alors M. de Lesseps alla s'enterrer à la Chesnay, une propriété située dans l'Indre qui appartenait à sa famille, et se fit agriculteur, rêvant toujours à son projet et croyant à son étoile.

Un matin, alors qu'il était monté sur le toit de la ferme pour surveiller des ouvriers couvreurs, on vint lui remettre une lettre. Elle lui apprenait que Mahomet avait fait à Abbas-Pacha la grâce de l'appeler dans son paradis. Aussitôt, M. de Lesseps descendit, endossa un habit de voyage, dit adieu aux siens, et partit pour l'Égypte passée sous le sceptre de Mohammed-Saïd, qui était un aigle comparé à son prédécesseur.

En 1855, M. de Lesseps, aidé par les ingénieurs qu'il avait appelés, entreprit l'exploration minutieuse du sol de l'Égypte depuis Peluse jusqu'à Suez, sur le bord de la mer Rouge, fit opérer des sondages et dresser la topographie du sol sur lequel devait être creusé le canal projeté. Ces travaux d'exploration durèrent quatre années, jusqu'en 1859, époque à laquelle, les études étant achevées, on pouvait, en toute sécurité et avec espoir de réussite complète, entamer les travaux. Une souscription fut ouverte, et la presse, avec le plus loyal empressement, prodigua ses encouragements à M. de Lesseps et contribua à lui procurer les capitaux nécessaires à sa vaste entreprise.

Il faudrait entrer dans des développements que cet article ne comporte pas pour décrire les difficultés qu'on eût à vaincre pour creuser dans des sables le canal projeté. Ce travail de titan dura dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1869. Pendant dix ans, de Lesseps fut le général en chef d'une armée de travailleurs dont le nombre s'éleva jusqu'à cinquante mille; il franchit trente fois l'espace qui sépare le bord de la mer Rouge de Paris et de Londres, voyageant sans bagage et vivant de pain et de fruits. Après avoir stimulé ses travailleurs, on le voyait arriver à Paris et à Londres, pour rassurer les actionnaires qui lui avaient donné leur argent, et leur rendre l'espoir qui les abandonnait. Pendant ces dix années, M. de Lesseps se prodigua sans jamais proférer une plainte, ni témoigner la moindre lassitude.

Enfin, le 19 novembre 1869, en présence de l'impératrice Eugénie, sa parente, et des notabilités de tous les pays, M. de Lesseps livra le canal de Suez à la circulation, et, dans cette première journée, quatre-vingts navires défilèrent sous ses yeux. Jamais grand amiral n'eût tant le droit d'être salué par sa flotte.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retire de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

UNE HISTOIRE A PROPOS DE DUEL

Il ne se passe plus de jours sans que les journaux nous apportent la triste nouvelle d'un duel. Nous disons *triste nouvelle*, parce qu'en effet, il est regrettable de voir en plein 19^e siècle cette boucherie brutale, cet assassinat que les lois de l'honneur croient légal. Le Canada, habituellement si paisible, a failli voir son sol vierge rougi par une de ces scènes déplorables. Heureusement, à l'honneur des parties intéressées, que cette algarade donquichottesque, et surtout grotesque, s'est tournée... en eau de boudin. Nous voudrions qu'il en fût toujours ainsi, et que tout souffleté répondit au souffleteur par un coup de botte dans le... prussien. Quand le dictionnaire des quarante immortels sera fini, le lecteur y trouvera l'explication de cette fleur de rhétorique allemande cueillie sur les bords parfumés du Rhin.

—Quoi! me diront les adeptes du duel, vous ne voulez pas qu'une insulte soit lavée par le sang?

—Non.

—Vous êtes donc un lâche?

—Peut-être bien, mais je ne sache pas que la bravoure consiste à aller se faire tuer bêtement par un bretteur expérimenté, quand, demain peut-être, la patrie étant en danger, les duellistes passeront tranquillement la frontière pour aller déjeuner ensuite à la fourchette, tandis que les autres, ceux qu'on appelle des lâches, resteront pour prendre les armes.—Si je raisonne ainsi, c'est que, presque toujours, à quelques rares exceptions, les souffleteurs-duellistes sont ceux qui ont dix ans de salle, ou qui, au pistolet, fendent un cheveu à quinze pas.

Pour nous, ce sont ces gens-là qui sont des lâches, car ils s'exercent, ils pratiquent, ils préméditent des coups à la Jarnac, des bottes secrètes, et le jour où ils se sentent forts, ils soufflètent un faible. Je n'irai donc pas de sang froid me mettre la poitrine en présence d'un homme qui a fait apprentissage de tueur, mais que mon pays soit souffleté par une force brutale quelconque ou qu'une noble et sainte cause se présente, je la défendrai chèrement au prix de mon existence. Elle est la seule occasion pour laquelle l'honnête homme doit jouer sa vie. Mais, admettons au pis aller que vous ayez été gravement insulté dans votre honneur. La mort d'un homme lavera-t-elle l'insulte faite? Evidemment non. Elle en agrandit au contraire la tache, car l'opinion publique, les journaux s'en emparent, et par ce moyen, un fait isolé passé entre quelques jeunes écervelés, à la suite d'un souper ou d'un bal, devient le cancan de tout un pays. Les cochers de fiacre se passent la nouvelle, les cuisinières en *jabotent*, les portières en *gouillent*, et inconnu la veille, vous êtes au lendemain une célébrité aussi triste que celle de Troppman. Pour nous, il n'y a pas de différence. Lui a assassiné pour s'emparer de l'argent de ses victimes; vous, vous assassinez en duel pour vous approprier la femme de votre voisin ou de votre ami. La femme! telle est presque toujours la cause du duel.

—Vous voulez donc qu'on se laisse voler son honneur conjugal par le premier goujat venu?

—Non.

—Que voulez-vous donc qu'on fasse?

—Se venger sans bruit et sans esclandre, car il en est des scandales intimes comme de certaines choses: plus vous les remuez, plus elles sentent mauvais.

—Comment feriez-vous donc?

—Comme un bonhomme de ma connaissance dont je vais vous conter l'histoire.

Le chevalier de Trois-Étoiles avait une femme, jeune et charmante, courtisée par un de ces gadelureaux de province, troubles-ménage qu'on devrait faire fouetter par un laquais. Le pauvre homme! comme dirait Molière, ne s'apercevait de rien, tant il voyait jaune. Du moins, c'est ce que croyaient sa femme, ses bons amis—les bons amis rient toujours de ces choses-là—et la chronique scandaleuse de la localité. Les jours se passaient, et cependant, notre vieux chevalier réfléchissait au moyen de

se venger sans bruit ni tapage. Etant plusieurs fois entré dans son intérieur quand l'ami de madame y était—il en avait la certitude—il avait été étonné de ne point l'y trouver. Enfin, un jour, de guerre lasse, il s'écria: Eureka! En effet, le brave chevalier avait trouvé. Il ne dit rien et attendit.

Le lendemain, à la même heure, il entra dans la chambre de sa jeune femme qui minaudent coquettement devant une armoire à glace en mettant une fleur jaune dans ses cheveux d'ébène. Comme toujours madame était seule.

—Ma toute belle, lui dit-il, je viens de faire, au cercle, avec trois de mes amis, l'étrange pari que nous porterons notre armoire à glace sur la place publique.

La jeune femme se demanda si son mari avait perdu la raison.

—Étes-vous fou? demanda-t-elle.

—Non... non... répondit le chevalier; Ste. Croix, qui se dit plus fort que moi, a proposé le pari, et je le tiens.

—Mais que va-t-on penser de vous? harsarda la jeune femme.

—On pensera ce qu'on voudra, mais j'accepterai le pari, fois de chevalier.

Puis il ajouta entre ses dents: Nous verrons ensuite si ce vieux cerf de Ste. Croix rira encore de moi.

—Et quand doit avoir lieu cette folie? demanda avec anxiété la jeune femme.

—Sur le champ.

—En pleine nuit?

—Précisément, l'heure est favorable; il y aura moins de badauds.

—Ah! pour le coup, je m'y oppose, s'écria la jeune femme, et elle se campa cavalièrement devant l'armoire à glace comme une sentinelle devant sa guérite.

—Mon enfant, la femme doit obéissance à son mari, et, sur ce chapitre, j'entends être obéi.

—Mais, mon ami, supplia amoureusement la jeune femme...

A ce moment, on entendit la voix de Ste. Croix qui criait du dehors:

—Eh! chevalier, nous sommes là.

—Voilà... voilà mes bons amis. Entrez...

En un clin d'œil, l'armoire fut enlevée par ces quatre vieux vétérans qui la mirent sur leurs épaules branlantes, et, ballotant de-ci de-là comme des gens ivres, ils descendirent l'escalier et se trouvèrent vite dans la rue...

La jeune femme tomba évanouie dans un fauteuil...

L'armoire fut ainsi portée sans accident jusque sous une porte cochère. Quand elle fut déposée sur le sol, le chevalier de Trois-Étoiles sonna à une porte. Un homme, cravaté de blanc, vêtu de noir, au regard inquiet comme une grille de confessionnal, parut.

—Monsieur le commissaire, lui dit le chevalier, comme vous le savez, je me suis aperçu, il y a quelque temps, que plusieurs vols se commettaient à mon préjudice. Mes amis et moi ayant guetté le voleur, il s'est pris lui-même à son propre piège, et nous vous l'amérons.

Ce disant, il ouvrit l'armoire.

Il était temps. L'ami de sa femme y était à moitié étouffé, et, pour le remettre de cette émotion inattendue, le tribunal correctionnel l'envoya, pour vol de confiance, passer six mois en prison.

Le chevalier s'était vengé, et les rieurs se mirent de son côté.

GASTON-P. LABAT.

Citadelle de Québec, 24 septembre 1879.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — M. M. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.